

La métaphysique du hockey

[paru dans dans N. BAILLARGEON et C. BOISSINOT (dir.), *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2009, 115-126]

Jean GRONDIN

Dans la grisaille de la vie moderne, le hockey sur glace introduit un souffle de transcendance. Au sein d'un monde désenchanté, exempt de miracles, il offre du spectaculaire et procure des moments d'extase. Pour parler comme Marx, il est un peu « l'âme d'un monde sans cœur, l'esprit de situations dépourvues d'esprit ». Il fait vibrer le cœur des hommes et remplit leur quotidien de poésie et de rêve. Incarnant un rare moment de fête, pas si rare que cela en fait, il est, pour parler cette fois comme Hegel, le « dimanche de la vie », mais que l'on célèbre le plus souvent, comme le permet la liturgie, le samedi soir. Les stades sont ses temples et les périodes sacrées du hockey (les séries éliminatoires, certains championnats importants, dont la « Série du siècle ») sont ses jours fériés et ses bacchanales. Ses athlètes d'élite sont des saints et des dieux que l'on vénère. On se délecte de leurs propos les plus insipides après un match, ou entre les matchs, car il n'y a que ça, du temps entre les matchs, le temps se définissant presque par le calendrier du hockey, du moins pour ses

amateurs, comme il se définissait naguère par son calendrier saint (Noël, Pâques, la Trinité, la Saint-Michel, la quoi?).

Si l'on peut parler ici de métaphysique, c'est que ses participants comme ses spectateurs, qu'il n'est pas toujours nécessaire de distinguer, vivent grâce au hockey un moment de transcendance qui invite au dépassement de soi. Cela est sans doute vrai d'autres sports. Ce qui distingue la métaphysique du hockey sur glace des autres ontologies sportives, c'est qu'elle est purement nordique.

Une métaphysique nordique

Les « Nordiques » étaient même le nom d'une de ses équipes les plus mémorables, celle de la vénérable ville de Québec. L'équipe n'a certainement pas cessé d'exister parce qu'elle ne suscitait pas assez de passion, bien au contraire. Elle fut victime d'une logique économique singulièrement cruelle (« trop petit marché » et des balivernes pareilles, comme si le « marché » de Phoenix, Columbus, Atlanta ou Nashville était plus propice). Mais le nom de cette équipe rendait bien l'essence hivernale de ce sport qui ne s'adresse pas aux frileux.

L'amateur de hockey n'ignore pas que son sport reste largement inconnu du reste de la planète. Cela est si vrai que le sport auquel nous donnons le nom de hockey s'appelle partout ailleurs « hockey sur glace ». Nous oublions volontiers que le hockey du reste de l'univers se pratique sur gazon, avec des « crosses » différentes, qui nous paraîtront trop petites et mal faites. Or il s'agit d'un sport infiniment plus pratiqué que le hockey sur

glace, car très prisé dans des pays comme le Pakistan ou l'Inde, dont la population réunie est de trente fois supérieure à celle du Canada, mais qui, comme nous, auront été des colonies anglaises. Nous aimons bien nous réclamer de nos ancêtres français, qui ont pourtant abandonné leur colonie, mais ce sont les Anglais qui nous ont transmis leur superbe éthique du sport.

Le monde du hockey sur glace se limite à un nombre restreint de contrées nordiques : un championnat du monde de hockey – et ce n'est pas l'événement qui enthousiasmera le plus l'amateur moyen – ne rassemblera que cinq ou six équipes pouvant sérieusement aspirer aux grands honneurs : le Canada, la Russie, la Suède, la Finlande, la République Tchèque et, parfois, les États-Unis (le monde entier se souvient de leur victoire, « miraculeuse », contre l'URSS en 1980, ça oui). On trouve de réels passionnés du hockey sur glace dans tous ces pays, et peut-être que dans ces pays. Et encore. Car c'est une aberration dont souffrent tous les amateurs au nord du 49^e parallèle : si la plupart des équipes de la Ligue nationale de hockey (LNH) se retrouvent aux États-Unis, le hockey n'y est qu'un sport très secondaire. Le baseball, le football et le basket-ball y sont infiniment plus populaires, mais c'est aussi le cas du golf, de la course automobile, de la boxe, du tennis, du « soccer » ou de la « lutte ».

Si la plupart des habitants de la planète ignorent l'existence et la passion du hockey, c'est qu'ils ne savent pas, les pauvres ou les bienheureux, ce que c'est que de vivre dans un monde où l'hiver est roi. À l'échelle du globe, le football (ou le soccer) compte infiniment plus

d'adeptes, mais sera beaucoup moins grisant pour l'amateur de hockey moyen, et pour des raisons purement rationnelles : au foot, il y a trop de joueurs (22 !), pas assez de buts, les filets sont dérisoirement grands, les *penalties* trop faciles, les hooligans imbuables, les hors-jeu phénoménologiquement invérifiables et les fautes y méritent moins des cartons jaunes ou rouges que des oscars (j'avoue néanmoins être un amateur de foot, mais *sine ratione*).

La surface glacée rend les choses beaucoup plus vives, plus rapides et plus palpitantes. Mais c'est un élément trompeur : on pourrait croire qu'il suffit de s'y laisser glisser, mais l'effort qu'elle exige sollicite l'être-pour-la-crise-cardiaque (le *Sein-zum-Herzinfakt*) que nous sommes : après deux minutes d'effort intense (sinon moins, car le « temps de glace » se mesure aujourd'hui en secondes !), il faut retourner au banc des joueurs, alors qu'on peut tituber sur un terrain de foot pendant deux heures sans qu'il ne s'y passe rien.

Il y a là un élément et un effort dans lesquels notre esprit nordique se reconnaît : il exige de la fougue, de la détermination, et du courage. Car l'esprit nordique doit lutter contre la nature, alors que le méridional a le loisir de composer avec elle. Quand on raconte à des Américains du Sud que c'est un sport que nous pratiquons parfois à l'extérieur quand il fait – 25° C, ils nous regardent, incrédules, comme si nous étions des Martiens, ou des fous. Mais voilà ce que nous sommes, des cinglés qui ont réussi à dompter l'hiver et, partant, leur condition, en inventant le plus exigeant des sports.

Mon pays, c'est le hockey

Ce jardin de givre est un peu l'élément rassembleur de notre « identité collective », à telle enseigne qu'on oublie à quel point elle peut l'être. L'un de nos plus célèbres et des plus nationalistes chanteurs dit dans une chanson bien connue : « Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver ». Ce serait toutefois se méprendre sur son sens que d'y voir un chant à saveur nationale. Il s'agit, bien au contraire, d'un hymne anti-national, car il dit que notre pays, quel que soit son nom, est moins celui-ci ou celui-là, disons le Canada ou le Québec, avec toute la propagande qui les déchire, que l'hiver lui-même, imposé, lui, par la seule nature des choses. Et l'hiver n'est pas moins rigoureux à Chicoutimi, Edmonton, Minsk, Helsinki ou Vladivostok. J'y insiste, car j'ai toujours pensé que l'on glorifiait beaucoup trop la part (indéniable, par ailleurs) de la langue dans la constitution de ce que nous sommes et que l'on négligeait trop souvent celle du climat, de la géographie et de la nature. Qu'est-ce qui nous détermine le plus, la langue ou la géographie? Qui voudrait prétendre que l'être des Africains, des Mexicains ou des Indiens n'est pas aussi, voire surtout déterminé par leur climat ? C'est à ce titre que nous sommes, métaphysiquement parlant, des nordiques. Notre pays n'est pas d'abord tel ou tel, c'est l'hiver. Et que fait-on durant l'hiver à part philosopher ? Trois choses : du hockey, du hockey et du hockey. Au grand dam des nationalistes, il est l'une des évidences les plus criantes de l'appartenance canadienne, car cette passion est assurément la même *a mari usque ad mare*, d'un océan à l'autre. Et d'autant que, ironie

des ironies, l'équipe préférée des Québécois est celle des « Canadiens », nom que personne à ma connaissance n'a jamais proposé de modifier. On imagine mal les « Québécois de Montréal », dont l'uniforme serait plus bleu que rouge. Si l'Allemagne a ses penseurs et ses poètes, le Canada se définit plutôt par ses joueurs et ses personnalités de hockey : Maurice Richard, Bobby Orr, René Lecavalier, et tant d'autres métaphysiciens de génie.

Que l'on ne s'y trompe pas, le hockey est source de divisions politiques, et cela est inévitable compte tenu de la ferveur qu'il suscite. Les Québécois suivront les joueurs francophones avec une fierté particulière, préféreront Mario Lemieux à Wayne Gretzky. Tout cela est de bonne guerre, mais peut aussi conduire à des tensions. De sérieux historiens soutiennent que les émeutes déclenchées par la suspension de Maurice Richard en 1955 auraient été à l'origine du sursaut nationaliste québécois. Cette suspension l'a privé du titre de champion des compteurs, le seul que Maurice Richard aurait pu mériter. Le commissaire de la LNH, Clarence Campbell, fut conspué et stigmatisé comme l'ennemi des Canadiens français. Des images télé – une invention toute récente – ont immortalisé les émeutes qui ont suivi, avec leurs explosions de gaz lacrymogènes. L'ironie, et la chance peut-être pour Maurice Richard, est qu'il n'y a pas d'images des actions qui lui ont valu cette suspension. Selon certains témoignages, il aurait frappé l'arbitre avec son bâton ou menacé de le faire (les témoignages divergent)... Aujourd'hui, de telles images feraient le tour du monde (du hockey, s'entend), et on jugerait peut-être que la suspension était méritée. Peu importe, sur le moment, c'est le sentiment d'outrage qui

l'a emporté : un « maudit Anglais » (adjectif que l'on réserve par ailleurs aux Français) avait privé un fier Canadien français du titre qui lui revenait de droit. Mais on oublie aussi que celui qui a hérité du titre fut son coéquipier, non moins francophone, Bernard Geoffrion, mais pour l'histoire, il ne personnifiait pas le sentiment d'humiliation qui resta attaché à la personnalité de Richard. Le mouvement nationaliste des années '60 et '70 serait né de ces émeutes. C'est dire le poids métaphysique du hockey. Quant à Maurice Richard, il a pu savourer une forme de revanche : après sa suspension en mars 1955, le Canadien de Montréal a remporté cinq Coupes Stanley de suite, ce qui en fit l'une des dynasties les plus dominantes dans la petite histoire du hockey. Car c'est là un autre aspect impressionnant de la métaphysique du hockey : il y a des paroles, beaucoup de verbosité (des lignes ouvertes, des *blogs*, etc.), mais ce sont les actions, entendons les victoires, qui comptent. Dans le jargon des philosophes : il y a priorité de l'être, et ici de l'action, sur le langage.

La Canada anglophone comporte aussi son lot de personnalités controversées. La plus célèbre aujourd'hui est sans doute celle de Don Cherry, que les Québécois adorent détester, paraît-il. Il aurait fait des commentaires assez désobligeants sur les francophones (et sans doute parce que le *Canadien* battait souvent ses *Bruins* de Boston, plus talentueux, mais moins performants...), qui seraient moins « macho » que les Anglos (comme les « Européens », il porteraient des visières...). C'est l'instinct macho des Québécois qui ne le prend pas. Fier et fervent amateur de hockey, Cherry a le défaut de dire ce qu'il pense (ce qui est devenu rare,

même en philosophie). La chaîne nationale de la CBC diffuse d'ailleurs ses commentaires avec un petit délai de dix secondes, pour le censurer au besoin. Lorsqu'on le regarde, on a souvent l'impression qu'il se retient, mais ce sont ses yeux qui lancent des dards que les censeurs ont peine à capter. C'est qu'on le regarde aussi beaucoup au Québec. Une déclaration de trop de sa part ferait d'ailleurs des merveilles pour le mouvement nationaliste.

Il est à son meilleur quand il en reste au hockey, dont il parle avec passion. C'est avec la même ardeur qu'il évoque la mémoire des soldats tombés lors de missions à l'étranger. On ne peut qu'admirer la sincérité et l'émotion avec lesquelles il le fait. C'est qu'il n'est personne, certainement aucun politicien ni aucun autre commentateur, qui le fasse avec autant de coeur et en se souciant aussi peu de la bienséance politique. Toute se passe ici comme si la métaphysique du hockey, appelant au dépassement de soi, avait elle-même quelque chose d'un peu militaire.

Une métaphysique plutôt physique : la guerre

Les amateurs de hockey ne seront pas toujours les premiers à le reconnaître, mais l'immense majorité des habitants de la planète qui *ne* s'intéressent *pas* au hockey, pour peu qu'ils en aient entendu parler, y verront un sport particulièrement brutal et violent. Le réel amateur de hockey ne le contesterait pas, même si pour lui le hockey représente plutôt un sport gracieux, tout en finesse (si, si), qu'il pourrait comparer au ballet, si bien sûr il s'intéressait au ballet. S'il reconnaît que la brutalité fait partie du sport, il s'empressera de nommer des sports encore plus violents encore : le

football, le rugby. Certes, mais ils participent de la même logique : dans un monde où la guerre et ses vertus sont périmées, le hockey remplace la guerre. Il y a une attaque et une défensive, et leurs « stratégies », mais ce qui compte le plus, c'est le courage et ce que l'on appelle, par euphémisme, le « jeu physique » des combattants. Le métier des journalistes qui couvrent le hockey s'apparente à celui des correspondants de guerre de naguère.

Pour leur part, les joueurs de hockey ressemblent à des gladiateurs. Il n'est aucun sport dont l'équipement soit plus lourd, ni plus compliqué. Ni plus onéreux, comme le sauront les parents de jeunes hockeyeurs. Et pourtant, nous « faisons avec ». Nous acceptons aussi la « violence » que cela suppose. Les blessures graves y abondent, et pour cause. On peut s'y blesser de tant de manières incroyables : la rondelle (que les Français appellent un « palet ») est un véritable projectile qui peut tuer (des joueurs, mais aussi des spectateurs, comme cela est arrivé assez récemment); cela est aussi vrai des « bâtons », qui peuvent fonctionner comme des matraques, des javelots, des baïonnettes ou des tridents, cela est vrai des bandes et des « baies vitrées », mais aussi de l'équipement lui-même, en commençant par les lames de patin qui sont plus tranchantes que des épées. Certains en ont eu la gorge tranchée (le cas le plus récent est celui de Richard Zednic, en février 2008, qui a miraculeusement survécu) et des hockeyeurs, de tous les niveaux, en sont morts. C'est l'un des non-dits du hockey, mais on peut s'étonner de ce qu'il y ait aussi peu de victimes mortelles compte tenu de toutes ces armes qui sont entre les mains de combattants aveuglés par la hargne de vaincre.

Car c'est un sport immensément viril. Dans une société féminisée et rose à outrance, le hockey représente l'un des derniers bastions du machisme à l'état pur. Certes, les femmes s'intéressent et jouent de plus en plus au hockey, et c'est tant mieux. Il demeure que le hockey passionne infiniment plus les hommes que les femmes. Je me fonde ici sur un petit sondage maison, qui n'a rien de scientifique (à la différence de tout ce qui

est affirmé ici) : la très grande majorité des femmes que j'ai le bonheur de connaître ne suivent pas beaucoup le hockey, alors que l'immense majorité des hommes en sont des accros inconditionnels. Quelle est la proportion de femmes qui assistent à un match de hockey? 20% peut-être. C'est déjà beaucoup, mais il se pourrait qu'elles soient attirées par la virilité qui s'y déploie et qui est devenue si rare ailleurs. Mais c'est là un para-graphe que je devrais sans doute biffer, tant il est imprudent *genderly speaking*. Mais c'est le hockey lui-même, avec sa métaphysique, qui n'est pas très politiquement correct. C'est qu'il est aussi viscéralement méritocratique.

Une méritocratie dans une société à l'idéologie égalitaire : les meilleurs gagnent (le plus souvent)

Nous vivons dans une société fière de se dire égalitaire, à juste titre sans doute. Mais le hockey ne l'est pas le moins du monde. Ce sont les meilleurs qui gagnent, et qui jouent, à haut niveau en tout cas. Cette méritocratie opère à plusieurs plans. Il faut d'abord faire l'équipe, et cela veut dire que l'on a surclassé plusieurs autres athlètes de grand calibre, qui seront, les pauvres, relégués aux ligues inférieures, peu glorieuses et souvent plus brutales. Même si l'on fait l'équipe, la pression de la performance reste forte. Les « léthargies » (pour lesquelles des bénédictins compilent des statistiques démentes, mais dont les amateurs font leur miel : « un seul but à ses huit derniers matches »...) ne seront pas pardonnées : on sera muté de trio ou rétrogradé, encore une fois, dans les (ligues) mineures. Même un athlète de premier plan sera laissé de côté ou verra son « temps de glace »

diminué s'il ne performe pas de manière régulière. Un gardien qui sera déjoué par un ou deux buts « faciles » sera aussitôt remplacé. Quant aux entraîneurs, leur sort est encore plus précaire.

La justice du hockey n'est pas égalitaire, mais méritocratique. Elle s'accompagne de sanctions : le « méchant » sera puni ou suspendu. Il y a d'ailleurs des arbitres, détestés mais indispensables, qui veillent au sage déroulement des choses. Ils décernent des « punitions » pour des infractions aux noms extraordinaires, dont on oublie la poésie : on peut être puni pour « double échec », seuls les amateurs comprendront, mais la « mise en échec », elle, est généralement bien vue; on sera cependant sanctionné pour avoir porté son « bâton trop élevé », pour avoir « donné du coude » ou pour une « charge contrer la bande ».

Pour le philosophe, cette métaphysique méritocratique a en soi quelque chose de fascinant : il y a des gagnants et une certaine justice. Les philosophes n'y sont guère habitués : ils ont coutume de discuter sans fin à propos de toutes sortes de questions, mais quand en arrivent-ils à un résultat final et une décision ultime? Cela est assez rare, et lorsqu'une « recherche » débouche sur une publication, ce n'est pas toujours là la fin, mais le début d'une discussion. Presque tout reste sujet à controverse, tant l'idéologie y reste omniprésente : il y a des rationalistes et des nietzschéens, des croyants et des athées, des libéraux et des communautariens, des analytiques et des continentaux, de la gauche et de la droite. Il n'est pas jusqu'à la pertinence de nos auteurs les plus sûrs et de nos sujets les plus traditionnels qui ne soit mise en cause. Descartes et Platon sont deux de

nos plus éminents classiques, mais il se trouvera toujours des illuminés pour soutenir qu'ils sont responsables de tous les maux de la philosophie. Alors que certains consacreront leur vie entière à l'étude de la philosophie de Hegel, d'autres seront d'avis qu'il s'agit d'un pur charlatan.

Les discussions interminables ne manquent pas dans le hockey, mais sa métaphysique exige qu'il y ait des résultats et des gagnants. Il y règne donc une finalité incontestable : que l'on soit de droite ou de gauche, kantien ou hégélien, le *Canadien* a battu les *Maple Leafs* 3 à 2, les *Red Wings* ont remporté la Coupe Stanley et un tel a remporté le championnat des compteurs.

Nous n'avons rien de comparable en philosophie. Certes, nous avons de temps à autre de belles idées, nos manuscrits sont acceptés ou refusés, nous décrochons des postes, des subventions ou des honneurs (rares), mais cette reconnaissance conserve toujours un caractère éphémère et incertain, car toujours susceptible d'être remis en question. La « finalité » (au sens anglais du terme) y est rarissime. Or elle est l'alpha et l'oméga du hockey, comme d'autres sports. Chacun y est jugé selon ses mérites et ses performances. En philosophie, tout mérite et toute performance peuvent être mis en doute. L'un des penseurs plus emblématiques de notre profession reste Socrate, et il l'est parce qu'il a reconnu qu'il ne savait rien. Dans le monde du hockey, il n'irait pas très loin.

Le dépassement de soi collectif, mais aussi individuel

On dit souvent du hockey qu'il s'agit un sport d'équipe. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Certes, l'objectif premier est celui de la victoire d'une

équipe, et pour l'emporter, elle doit jouer avec cohésion. La métaphysique de l'esprit d'équipe est très importante, nul ne le conteste, mais quel amateur de hockey ne suit pas en même temps les exploits individuels de ses héros et de ses saints? Il n'est aucun sport professionnel qui décerne plus d'honneurs individuels. Dans la plupart des autres sports, on honore les mérites du joueur le plus utile (« MVP », « Ballon d'Or ») et souvent ceux de la meilleure recrue, mais c'est à peu près tout. Au hockey, il y a tout cela, mais il y a aussi un trophée pour « le joueur le plus gentilhomme » (interdit aux non amateurs de sourire!), un autre pour le « meilleur attaquant défensif » (...), un trophée « Bill Clancy » pour « celui qui a su démontrer des qualités de leader sur et en dehors de la glace tout en faisant des contributions humanitaires notables », sans oublier les trophées remis au meilleur entraîneur, au meilleur défenseur, ni le champion « des plus et des moins » (un peu compliqué à expliquer, mais c'est une statistique qui n'existait pas il y a quelques décennies). Le trophée « Bill Masterton », ainsi nommé en l'honneur d'un joueur qui a perdu la vie lors d'un match le 15 janvier 1968, est attribué à celui qui a fait preuve de persévérance, d'esprit sportif et de dévouement au hockey.

Après chaque match, qui commence par un « hymne », la métaphysique du hockey choisit ses trois « étoiles ». Cette métaphysique honore aussi les carrières des grands hockeyeurs : les héros divinisés seront « élus » au « Temple de la renommée », sorte de panthéon des immortels ou des saints du hockey, et leur dossard sera « retiré » dans une cérémonie solennelle, où le dossard sera littéralement élevé vers les cieux, et pour l'éternité... Il y a

enfin et surtout des « records », d'équipe, mais aussi individuels. Tout amateur de hockey connaît les principaux, et les plus grands métaphysiciens, mais il y en a une telle surabondance qu'ils remplissent un livre de plusieurs centaines de pages, que l'aficionado lira comme s'il s'agissait d'un texte sacré.

La transformation métaphysique et médiatique du hockey moderne

En l'absence presque totale, ou reléguée au for intérieur, d'une religion unifiante, c'est le hockey, là où il est adulé, qui tient lieu de métaphysique. Celle-ci fait aujourd'hui l'objet d'une médiatisation croissante. Comme l'a reconnu avec justesse Henri Richard dans un entretien récent : « c'était grand dans mon temps, mais ce l'est encore plus aujourd'hui ». Méfions-nous donc de l'idéalisation du hockey d'antan et de sa gloire. Autrefois, le hockey se jouait sur des étangs et des patinoires extérieures, loin des regards des médias, qui n'existaient pas vraiment. Quant aux joueurs professionnels de l'époque, ils étaient un peu comme les dieux grecs : on en entendait beaucoup parler, mais on les voyait peu.

L'ivresse médiatique a contribué à la divinisation du hockey et de ses idoles. Dans le monde d'autrefois, le hockey « professionnel » n'était pas vraiment vu par grand monde. Ce n'est que dans de petits articles de journaux que l'on en parlait. Ces pages étaient peut-être les plus lues, mais il n'y avait pas de quotidiens, comme le « Journal de Montréal », « le quotidien français le plus lu en Amérique », qui y consacraient systématiquement leur « une » (même l'été!). À partir d'un certain moment, c'est un sport que l'on

pouvait suivre à la radio, où l'absence d'image stimulait l'imagination. Quand la télé est apparue, le hockey s'y est taillé une place de choix, mais encore très limitée : il n'y avait des matchs que le samedi et le mercredi soir, et n'impliquaient toujours que le « Canadien ». Les matchs débutaient à 20 heures, mais la retransmission ne commençait, elle, qu'à 20 h 30. On jugeait, à l'évidence, que le début des matchs n'intéressait pas le spectateur moyen. Je me souviens que parfois, la première période était déjà terminée quand la retransmission débutait (dans ces temps bénis, il n'y avait presque pas de pauses publicitaires). À l'époque, il n'y avait pas non plus de « reprises » des buts ou des actions importantes. Aujourd'hui, il est impensable qu'il y ait but, sans qu'on nous le re-présente instantanément sous tous les angles (même dans les amphithéâtres de hockey, tétanisés aujourd'hui par un tintamarre de discothèque, qui prive peut-être la métaphysique du hockey de son aura, mais pour la remplacer par une autre, celle du spectacle, quel qu'il soit, mais le plus souvent dicté par le « tableau indicateur »). Il n'y avait pas non plus de chaînes spécialisées ne s'intéressant qu'au sport. Les nouvelles sportives n'étaient pas les principales. Aujourd'hui, pour bien des amateurs, c'est bien souvent le cas.

La divinisation du hockey et de ses vedettes a part à la culture de l'image qui affecte tous les autres aspects du monde contemporain, en commençant par la politique, où l'image est reine (dire que le président Franklin D. Roosevelt était incapable de marcher, à cause de sa polio, mais les Américains ne l'ont su qu'après sa mort!). On a rappelé plus haut qu'il n'y avait pas d'images des incidents qui avaient valu à Maurice Richard sa

suspension « historique ». Le hockey est davantage un spectacle qu'il ne l'était autrefois : il est moins fait pour être joué que pour être vu et surtout vendu. Il participe à la métaphysique du vedettariat, de la célébrité et du triomphe immédiats. Son importance, comme celle du sport en général, a cru a cours du XX^e siècle. Qui serait capable de nommer, rapidement, un ou deux sportifs du XVIII^e ou du XIX^e siècle ? (D'accord, Spyridon Louis, mais comme son marathon date de 1896, il tend à confirmer la nouveauté de la métaphysique sportive). Signe peut-être que les exploits du sport vieillissent mal, si on les compare à ceux de la culture et de l'esprit.

La fin du XIX^e siècle a sans doute marqué un tournant métaphysique, avec la réinvention des « Jeux Olympiques » (1896), qui ne suscitaient alors qu'un intérêt assez relatif. Nos sports les plus connus ont surtout été inventés ou réglementés par les Britanniques (le golf, le football, le cricket, le rugby, et le plus populaire de tous, le polo). Mais pour eux, du moins à l'origine, le sport représentait davantage un passe-temps et n'avait à peu près rien de mercantile (il n'était jamais question autrefois du salaire ou du contrat des sportifs, alors qu'aujourd'hui, cela fait partie du « sport » lui-même, de ce dont « on » parle; les Jeux Olympiques eux-mêmes n'étaient destinés qu'à des amateurs et l'idée qu'un athlète puisse tirer un revenu de ses performances y suscita longtemps un scandale). En intimant un sens du fair-play, il offrait de belles leçons de vie, voire d'éthique : la rédemption reste toujours possible, on peut toujours revenir de l'arrière, on apprend avant tout de ses défaites, l'effort sera récompensé, etc. Leurs collèges et leurs universités se distinguaient – et se distinguent encore – par leurs

équipes sportives (qui a jamais entendu parler des équipes de la Sorbonne ou de l'université de Bologne ?). Le sport, encore pensé et pratiqué comme simple jeu, y était une école du dépassement de soi, étant entendu que la gymnastique n'était pas seulement spirituelle (*mens sana in corpore sano*, il y a là de la grande métaphysique). Mais elle l'était avant tout : la *mens sana*, l'esprit sain, était la première des choses et c'est lui que devait servir un corps sain. C'est cette évidence qui s'est un peu perdue dans le vacarme du hockey moderne, la priorité de l'esprit sur le corps : le sport, et pour nous le hockey, est devenu la seule métaphysique, voire un ersatz de religion. Il se trouve alors investi d'attentes et d'espoirs qu'il ne peut pas réellement satisfaire. S'il n'y a guère aujourd'hui, du moins dans nos contrées, de métaphysiques plus prenantes que celle du hockey, il en est de meilleures.